

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRÈS.
GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUDIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption pour l'abonnement.—Le prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable à l'avance, et de 1 piastre par trimestre.—On ne reçoit pas de souscription, pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province.—Tous les communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On ne sera tenu compte que des articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

PAIX DES ANNONCES: Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au-dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait sur le pied de quatre sous.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.
PRIMES: On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en incombent pour dix piastres ont droit en outre à d'autres avantages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent le feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

UNE JOURNÉE DE L'EMPEREUR NAPOLEON.

L'Empereur avait quitté l'impératrice à Compiègne pour faire l'inspection d'une partie des côtes du Nord et des ports de Boulogne, Dunkerque, Ostende et Flessingue, avant de se rendre à Anvers qui était le lieu de réunion. Il était accompagné du grand-maître du palais, comte Bertrand; du comte Lobanov, de quelques généraux de sa garde. Le soir, arriva l'impératrice. Napoléon arriva le 27 septembre à Flessingue. Il visita les travaux des fortifications et le grand bassin qui avait été mis en état de recevoir quatre-vingt vaisseaux de ligne.

Le 20 il reçut des dépêches. A peine les eut-il lues qu'il donna l'ordre du départ immédiat pour Anvers; mais comment partir? La marée était basse, les bâtiments les plus légers de la flotte ne pouvaient rallier le port. Il n'y avait donc le bassin de Commerce qu'un pauvre petit bateau pêcheur échoué sur la vase. L'empereur ordonna de le mettre à flot sur le fil de l'eau qui mouillait à peine le fond du bassin. On s'entassa comme on put dans cette misérable yole à peine pontée, et l'on se dirigea vers la pointe de l'île de sud Beveland.

La pluie vint ajouter à l'inconfort de cette embarcation. Enfin, après une navigation de deux heures, on débarqua au pied de la grande batterie de l'Est. On y eut un bon dîner pour l'empereur et sa suite quelques uns de ces lourds chevaux qui font les labours et les charrois dans les polders. Chacun enfourcha le sien et la cavalcade mit en marche, la pluie sur le dos et dans la boue jusqu'à ventre. On arriva ainsi à la petite ville de Tergoes. Le maire, qui attendait d'un moment à l'autre la visite de l'empereur, se présenta devant le cortège en bas et culottes de soie; il allait débiter son compliment: « Monsieur le maire, lui dit Napoléon, je n'ai pas le temps de vous entendre; mais si vous voulez me suivre, je serai bien aise de vous entretenir au premier repos. » Et il poursuivit son chemin. Le maire n'avait garde de refuser un tel honneur, il prit un de ses chevaux et, sans changer d'habit, il se mêla à la troupe dorée des généraux.

Dans toute la Zélande, le sol, sauf les digues qui le défendent, est généralement en-dessous du niveau de la mer étale. Pour que les eaux ne tiennent pas la plaine dans un état constant d'inondation, on pratique de distance en distance des fossés, assez étroits, mais profonds et nombreux. C'est à la délimitation des propriétés comme en d'autres lieux, et en Bretagne, par exemple, ce sont des haies vivées qui marquent

et les limites. Le cheval de l'Empereur, soit par sa propre vigueur, soit grâce à l'habileté de l'écurier, franchit aisément ces fossés assez lestement et marchait à une vingtaine de pas en avant de la colonne. Mais tout le monde se fut pas aussi adroit; aussi heureux que le chef de file.

Le cheval du général Bertrand le fit dans un de ces bouilliers, et le cheval du général Lobanov, qui suivait immédiatement, éparouche de cette chute, mais lancé par son cavalier, tomba sur le dos du grand maréchal et le tuèrent. Le train s'arrêta; on releva les généraux, et l'état du général Bertrand lui lui permettant pas de se tenir à cheval, on le conduisit dans une ferme voisine. Cela fait, on se remit en marche; mais cet incident avait fait perdre un temps assez considérable; et l'Empereur, qui ne s'attendait de rien, galopait seul, avec ces pensées, vers le fort de Batz, situé à la pointe orientale de l'île.

Arrivé à la porte du fort, il demanda à une sentinelle la demeure du commandant de place. On la lui indiqua. Il mit pied à terre. Il fut reçu par une femme jeune, assez jolie, mais qui ne dissimula pas un mouvement d'humeur à la vue d'un officier inconnu, mouillé, érotté des pieds à la tête, et qui, sans attendre qu'on l'en priât, se jeta dans la première pièce de la maison.

— Où est le commandant du fort ?

— A Anvers, dit la jeune femme, il a appris que l'Empereur était à Flessingue, et il est allé savoir si Sa Majesté passait par ici à son retour.

L'Empereur était enchanté de n'être pas connu; il fit un soupir, et se redressa, sans se voir un bon après d'une table, et l'un ton qui ressemblait autant à un ordre qu'à une prière.

— Auriez vous quelque chose à me donner à manger? Je meurs de faim.

— Sa jeune hôtesse tira d'un buffet un morceau de pain, du fromage de Hollande et une canette de bière qu'elle plaça devant Napoléon en le regardant avec un muet étonnement dévoré d'une maigre pitié.

— Et vous la femme ou la fille du commandant ?

— C'est une question si brève, et qui peut être lui paraissant difficile à résoudre, la jeune femme répondit: — Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Partout Madame dit l'Empereur, je n'ai pas voulu vous offenser. Au fait, j'ai tout et je suis indifférent.

— Il y a dix quelques moments que vous auriez dû vous en apercevoir.

— Ah! foi, la question m'est échappée, en comparant dans ma pensée l'égo de mon vieil commandant avec le vôtre. Cela devrait m'en servir d'excuse.

— Votre vieux commandant, dit l'interlocutrice, n'a pas plus besoin de vos remarques, que moi de vos interrogations. Il sert d'ailleurs un maître sous lequel on vieillit vite.

— Et glorieusement du moins, dit Napoléon en soupirant. Les Anglais ont-ils laissé beaucoup d'uns en Zélande depuis leur passage ?

— Comme la grêle sur le pays qu'elle ravage.

— On voit bien que vous n'êtes pas Hollandaise, et que vous ne connaissez pas l'opinion des habitants. Soyez assurée qu'ils aiment les Anglais, et peut-être ont-ils quelques raisons pour cela. — Vous-même, jeune et jolie comme vous l'êtes, ne voyez-vous pas brûler avec charité tant d'écrits si chers à la coquetterie féminine ?

— Je ne sais pas pourquoi vous me tenez d'aussi étranges discours; mais ce que je sais bien, c'est que si les Anglais se présentaient devant le fort, le commandant qui vous tenez si vieux en rendrait bon compte à l'Empereur.

Cette singulière conversation que Napoléon soutint avec un plaisir indicible, en était là, lorsqu'on entendit au dehors une assez grande rumeur. C'étaient les généraux, qui demandaient à tout le monde: « Où est l'Empereur? où est l'Empereur? » Un deux entrant dans la maison du commandant cria aux autres: Sa majesté est ici !

Pendant ce tumulte, Napoléon jeta les yeux sur son hôtesse, il la vit pâle, chanceler et n'en que le temps de la soutenir.

— Ah! s'il n'était que de la soutenir, dit-il, je serais plus à l'aise, en tombant à ses genoux, pardonnez-moi!... Si je l'avais su... Mon Dieu.

L'Empereur la releva en soupirant: « C'est moi faite, dit-il, je vous ai inquiété, j'en suis fâché. »

A ce moment entra le commandant de place, revenant d'Anvers et qui, de même que les généraux, cherchait, sans la trouver, l'explication de l'étrange scène qu'il avait sous les yeux.

— Commandant dit l'Empereur, à quelque titre que madame soit chez vous, je vous assure qu'elle entend très bien le rôle de maîtresse de maison. C'est d'être plus une bonne Française, et j'ai prié l'impératrice de reconnaître l'hospitalité qu'elle m'a donnée.

— Sire, dit le général Lobanov, M. le maître du fort, qui a suivi Votre Majesté jusqu'ici, attend ses ordres.

Et il présenta la main Zélandaise, dont les bas de soie et la culotte de satin avaient disparu sous la boue dont ils étaient couverts.

— Je suis bien aise de vous revoir, dit Napoléon, mais pour recevoir votre compliment, que vous avez tenu lors de l'invasion des Anglais. Je vous fais chevalier de la Légion d'Honneur.

On raconte à l'Empereur l'accident arrivé au

grand marcéral et qu'il heureusement émit moins grave qu'on ne l'avait craint. Or partit ensuite pour Anvers.

Le lendemain, l'impératrice envoya le cadavre tant par son auguste époux qui, en toi regardant la scène de Buz dit : « Quelle que soit cette femme, c'est une coquine; et le commandant a trouvé son maître. »

LE FANTASQUE. QUÉBEC, MARCHÉ, 17 MAI 1843.

Fantaisies.

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS. (Qui bien aime bien châtie.)

En l'absence de toute nouvelle tant soit peu intéressante nous devons céder la place que nous réservons ordinairement pour notre propre compte à nos correspondants, ces chers correspondants et font assez de compte pour prendre la plume sans y être forcés par leur vocation, et cela dans un temps fait pour tuer la plus bouillante imagination.

Où n'ohénil pas encore parler du jour où doit avoir lieu l'Assemblée en faveur des exilés. Eh! après tout, qu'avons-nous besoin de tant presser pour des gens qui n'ont qu'à venir à cinq mille lieues de nous, à nos antipodes? Voilà assez long-temps qu'ils souffrent, les malheureux, ils doivent commencer à s'y habituer!

On parle du jour des démantées se fait dans le Cimetière de Ville, ou auprès de ce corps pour faire rebâtir le marché St. Paul au bout du quai du Palais, au lieu de le laisser sur ses fondemens tombés. Cette mesure qui semblerait utile et de rendre cet établissement parfaitement en face de la mer, hors de la portée des vents auxquels il est destiné ne serait donc pas un grand des vœux d'intérêt personnel. Il faut espérer que l'on ne se jouera pas ainsi du public et que la folie ne se consommerait pas.

Où à l'œil sur ceux qui veulent profiter d'une influence momentanée pour travailler plus exagérées. Il n'est pas difficile de faire un homme prophète en déclarant que ceux qui font ainsi des déclarations pour faire marcher le marché d'aujourd'hui pas bon marché de leurs intentions; ça ne marchera pas, nous vous le promettons.

Tribune Publique.

Au prix d'esprit que le bon homme avait. L'esprit d'autrui par complément servit.

Pour le Fantastique.

MARCHANDS DE ST. ROCH.

Attention!!!

M. le Rédacteur. Chacun pour soi et Dieu pour tout le monde est un proverbe ni moyen d'un bon porteur sans doute être heureux si chacun voulait le maître et le laisser mettre en pratique; mais il est, malheureusement, des gens qui le renversent et qui se conduisent comme à un catéchisme, fait exprès à leur usage: Tout pour nous autres, rien pour le prochain.

Ces réflexions, monsieur l'Éditeur, nous sont inspirées par le déportement d'un de nos confrères, marchand comme nous, habitant St. Roch, comme nous, industriel, déclinant résigné, comme nous, mais ne voulant pas permettre au de moins voyant avec un air enivré et chargé d'indistincte et la réussite de tout autre que lui-même. Son vin et son champagne, direz-vous peut-être, dessein nous être par conséquent indifférents puisqu'ils ne peuvent nuire qu'à son seul bien-être privé. Oui, monsieur l'Éditeur, mais cette disposition le pousse à des actes qu'il ne commettrait sans doute pas sans cela. Par exemple, l'importance des affaires qu'il fait avec les marchands en gros loin d'être auprès de ceux de sa position de confiance tout il abuse et dont il se sert pour nuire; ainsi comme il commit le montant des dettes de presque tous les autres détaillants de St. Roch, il peut d'un seul mot ou par une maligne insinuation évanouir le crédit de qui lui plaît (et pour lui déplaire il suffit comme

vous vous l'avons dit plus haut de prospérer). Chaque jour on peut le voir aller de porte en porte raconter, ou tel marchand qu'on croit solvable doit tant à celui-ci, tant à celui-là, une somme considérable à un autre, qu'il a emprunté moyennant un escompte ruineux pour rencontrer une obligation, enfin mille choses qui peuvent valoir l'homme le plus solidement établi, le plus régulier, le plus économe, surtout dans un temps de crise comme celui-ci, et les plus pressés sont plus ou moins ruinés, et l'on peut dire sans exagération que les marchands les plus prudents et les plus anciens ne seraient pas venus interrompre leurs affaires si l'on exigeait subitement le paiement de toutes leurs dettes; et cependant rien ne peut tant exposer à ruine qu'il n'importe que le langage alarmant d'un homme qui se fait un plaisir d'augmenter le danger plus tôt que de le pallier.

Nous avons pensé, monsieur l'Éditeur, qu'il n'était pas nécessaire de nommer ou même de désigner aucun de ceux qui se font ainsi un vil plaisir de nuire à ses confrères; et se reconnaître, et les intéressés le reconnaissent assez facilement vu que lui seul se livre à une aussi lâche conduite. Notre objet en vous adressant des plaintes est de lui montrer qu'on se défie de son crédit et de ses paroles, que s'il ne s'en corrige il sera montré et doigt comme un être indigne de la présence, avec lequel on ne peut avoir qu'une intimité d'engagement pur profit; peut-être de la confiance qu'on peut lui faire pour nous mieux abatte. Mais nous principiellement est de mettre les marchands importateurs en garde contre la mauvaise langue de leur favori, vu que c'est aussi bien leur intérêt que le nôtre de conserver intacte le crédit de ceux avec lesquels ils ont en rapports constants de confiance et ils doivent réfléchir que celui qui peut nuire à dix peut nuire à vingt; que si l'oppression s'en prenait il parlerait à leur désavantage comme il parle contre d'autres. Ceci doit de plus les engager à ne prendre que ce qui dit le médiant que juste ce que demande la pratique indispensable; car celui qui veut nuire à tout prix dit la vérité lorsqu'elle suffit; mais quand elle n'est pas assez piquante pour faire effet il n'oublie pas de l'embellir, de la broder, d'en faire enfin ce dont il a besoin; et de la médianité à la calomnie il n'y a qu'un pas, tout peut tout peut. Ainsi donc nous aurions dû dire aussi un commencement de cette lettre: Marchands en gros, Attention!

Pour servir à nos individus, et l'engager à ne faire ainsi au lieu de ce qu'il désire, tant qu'on lui fit, ni serait-il pas bon de lui rappeler que lorsqu'il a commencé personne ne s'est mis dans son chemin pour l'arrêter; mais qu'on contraire il a trouvé des confrères déjà établis qui l'ont aidé de leurs conseils, de leur encouragement, et même de leur crédit? Pourquoi, lui qui a commencé jeune et sans fortune veut-il ruiner des jeunes commerçants? On en serait-il si lorsqu'il n'est mis dans les affaires de négoce, il se fit trouvé parmi les marchands de St. Roch un homme aussi méchant que lui, aussi envieux que lui, aussi âpre que lui sur le malheur du prochain!

Mais en voilà sans doute assez, Mr. l'Éditeur, pour faire sentir en lui-même, et changer de conduite celui qui a fait le sujet de cette communication; qu'il se corrige qu'il laisse libre à chacun le champ de l'industrie, ouvert pour lui comme pour les autres et chacun applaudit à ses succès. Les temps sont assez difficiles pour tout le monde sans que ceux qui ont besoin les uns des autres cherchent à se nuire mutuellement.

En donnant place à ce qui précède, Monsieur l'Éditeur, vous obligerez particulièrement VINGT-SEPT MARCHANDS DE ST. ROCH.

Mr. le Rédacteur.

Vous deviez d'une manière toute fantastique dans votre dernier numéro, que vous vous trouvez de ce temps-ci et par peine pour trouver un paragraphe. Ah! monsieur tel ne serait pas votre embarras si vous veniez tant seulement devenir deux ou trois mois dans notre paroisse! Ciel! comme les articles mordants et sau-

tilants et tourbillants et jaccassants et pétillants pleuvaient à pleine feuille. Les Émancipés n'y suffiraient pas. Par exemple vous auriez dû avoir notre autorité à épucher de votre manière, vous nous parleriez de la manière la plus charmante, des petites jalousies qui divisent à mort nos familles à propos d'un propos indiscret, ou d'une ébauche de femme, ou d'une rivalité de profession, ou d'une préférence supposée; vous nous parleriez des ridicules dont l'apparçus d'ici le tableau et que j'ai pas le temps de vous détailler pour aujourd'hui.

Vous iriez après cela faire une petite promenade à notre cour de justice où vous verriez par vos fenêtres les tragi-comiques fondés sur les matières importantes dans pelle à feu, d'une terreur de loi, et pleidés avec le sérieux vous amusant et jugés de la façon la plus directe.

Vous passeriez peut-être instants au conseil municipal et ce n'est pas là que vous pourriez les inspirations les moins révéleries. Vous y entendriez des gens qui sérieusement discutent l'utilité de l'éducation, qui déclarent s'y opposer parceque, disent-ils, si tout le monde est instruit, comment brilleront nos enfants à qui nous faisons donner une éducation soignée! vous y verriez éblouir que les décisions de la minorité doivent être suivies plutôt que celles de la majorité puisque vous trouvez moins de gens d'esprit que d'imbéciles.

Mais, monsieur, ce qui vous surprendrait le plus sans nul doute et vous donnerait matière à réflexions pénibles serait de voir comment un homme qui de tout temps a été opposé aux vœux du peuple, qui lors du danger était toujours dans les rangs du plus fort, qui n'a rien fait que dans l'intérêt de nos ennemis, qui à même fit introduire parmi nous la force armée et brutale du pouvoir, alors que la moindre étincelle pouvait être le signal de l'embrasement de nos demeures, du pillage de nos récoltes, du massacre de nos femmes et de nos enfants, de voir cet homme dit-il se proposer au peuple son influence, au détriment d'une patrie instruit, dévoué, à l'effacement des servitudes et de la corruption, de voir l'ignorance triompher des lumières, l'opinion servile et nulle l'emporter sur la constance, l'intrigue fangeuse et méprisable sur la franchise et la fermeté, la lâcheté sur le courage. Mais, monsieur le Fantastique, comme ces réflexions pourraient faire un triste chapitre de l'histoire de la mobilité des peuples, je vous prie bien de ne point les faire. Néanmoins venez dans notre village quand vous aurez le temps et vous aurez encore d'autres sujets que vous bien touchés et qui mériteraient pourtant comme les autres UNE BONNE TOUCHE.

St. Thomas 16 Mai 1843.

ABROROCUS.

Aide-toi le ciel t'aidera.

VENTE DE MARCHANDISES SÈCHES, GROS DE NAPLES, SOIES, RUBANS, ETC, ETC, ETC.

PAR G. D. BALZARETTI.

JEUDI et VENDREDI prochains, 18 et 19 du courant à GENE heure précise, à ses Chambres d'ancien établissement sans interruption.

LES FONDS DE MAGASIN de trois familles, chandises sèches, Gros de Naples; Rubans de soie de gazette de satin, Velours et soie et de coton, Toile d'Inde, Coutil de fil et de coton, Mouchoirs des Indes et de Barrois, Serettes, Manteaux, et autres confections de Veste, Pantalons, Eclairage, Draps fins et superfine, Flanelles, Philis, nappes ouvrées, Col de soie, Bricquets, etc., etc.

En consultation de HENRI, Fournisseurs; Chaprains d'homme et de femme et une grande variété d'autres articles.

Les conditions de paiement seront énoncées, lors de la vente. Québec, 12 mai 1843.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Je suis venu à transporter mon Magasin et son Atelier à l'enseigne de la croix, dans le quartier du Palais, et devant occupé par J. Holmberg, marchand drapier. DAVID MERCIER, Fournisseur. Québec, 13 mai 1843.